

---

---

# POSTFACE

---

SOUVENT, NOUS METTONS L'ACCENT sur les technologies physiques : les ordinateurs, l'imprimerie, les machines, les vaccins, les charrues ; nous savons comment l'arrivée de chacune d'entre elles a changé à jamais les capacités et la condition humaines, mais il existe aussi les *technologies intellectuelles*, dont l'impact métamorphose tout autant le monde : la géométrie, l'éthique conséquentialiste, la méthode scientifique, la théorie microbienne, la révélation que tous les humains, pas seulement les élites, sont éducatibles et capables de se connaître et de se gouverner eux-mêmes. L'une de nos technologies intellectuelles les plus puissantes est la fiction spéculative. J'étudie la Renaissance : ces siècles où l'espoir d'un meilleur monde résidait seulement dans le passé, à contempler un âge d'or fictif pour tenter de réparer le statu quo. Mais nos espoirs, grâce à la fiction spéculative, se situent dans cent mille passés, présents et futurs dont la myriade d'alternatives fait éclater comme une bulle de savon l'illusion que les uniques façons de vivre et de se constituer sont celles que nous avons déjà essayées. L'invention de la fiction spéculative ouvre pour toujours les milliers de possibilités, qui nous préparent plus que jamais dans l'histoire de la Terre à voir nos défauts et à agir en conséquence. En tant qu'historienne, j'ai vu les siècles qui ont manqué de cette

liberté, mais nous, explorateurs de mille mondes, savons que nous avons besoin d'un monde meilleur, et que nous pouvons le faire.

Quand j'ai commencé *Terra Ignota* en 2008, ces idéaux étaient abstraits ; aujourd'hui, en plein milieu d'une poussée autoritaire, d'une guerre contre la vérité et d'une pandémie ne cessant pas, ils deviennent concrets. Nous partageons de telles histoires au grand pouvoir et nous devons utiliser ce pouvoir. La fiction spéculative est capable de faire avancer de nombreuses choses : l'apprentissage, la représentation, l'espoir, ou le désespoir ; elle peut légitimer l'impérialisme en dépeignant de « bons » empires spatiaux et une histoire déformée, ou bien elle peut promouvoir la résistance et la critique, et elle l'a fait bien avant l'emblématique baiser interracial de *Star Trek*, comme ces œuvres de proto-SF que sont le *Micro-mégas* de Voltaire et les sélénites de Lucien de Samosate voici deux mille ans. Un millier d'histoires ont été édifiées vers 1962, lorsque le président américain Kennedy s'est engagé à envoyer des hommes sur la Lune, non pas parce que c'est facile, mais parce que c'est difficile. Un millier d'histoires, de films et de posters supplémentaires, dirigés vers la première et iconique trace de pas sur notre satellite. Une affiche de l'époque, imprimée par des étudiants de la Sorbonne à Paris, représentait l'ours russe et le pygargue à tête blanche américain ensemble sur la Lune, se la partageant à parts égales pour installer leurs missiles pointés vers une Terre impuissante, tandis que le rapace écrase sous ses griffes le rameau d'olivier de la paix. Pour les exclus des superpuissances rivales, et pour ceux qui ont été effacés dans les futurs imaginés à l'époque, le petit pas sur la Lune n'a pas été ressenti comme étant pour l'humanité, mais à destination des empires de la guerre froide. Pourtant nous sommes puissants. Nous choisissons les causes qui font avancer nos histoires. Des centaines de milliers de personnes sont aujourd'hui en vie parce que les responsables de la santé dans les pays du monde entier ont commandé des vaccins supplémentaires en réponse à ces livres et ces films racontant des pandémies fictives — l'impact littéral de la science-fiction pour sauver des vies.

La fiction dystopique récente, à l'inverse de la triade fondatrice formée du *Meilleur des mondes*, 1984 et *Nous autres*, est devenue

pour bonne part un genre optimiste, affirmant encore et encore que même dans des sociétés bien pires et bien plus retranchées que la nôtre, les feux de la révolution peuvent prospérer et vaincre. Nous avons besoin de telles œuvres, besoin de catharsis, œuvres à côté desquelles ont prospéré les histoires de construction, de hopepunk, de solarpunk, de villes de makerspaces recyclées et d'empereurs gobelins qui se réforment de l'intérieur, sans oublier les représentations de la patiente moitié qu'est toute mise en œuvre, dont nous avons tant besoin parce qu'elle est difficile. Nous comprenons tous très bien maintenant que l'apocalypse est la partie facile, que la partie difficile consiste à mettre en œuvre le changement, à construire mieux ; nous savons par combien d'itérations la France est passée après sa révolution, luttant pour stabiliser une république encore imparfaite, ayant encore besoin d'étudiants fougueux à la Sorbonne, et nous savons combien les États-Unis et la Grande-Bretagne peinent à mettre en œuvre les politiques souhaitées par les majorités, ou même pour distribuer le plus unilatéral de tous les biens de la science, un vaccin. Les mondes dystopiques sont aisés à brûler, notamment parce que personne n'y est heureux, sauf les O'Brien fous. Ce que j'ai choisi d'écrire est plus ardu à brûler : un futur imparfaitement bon dans lequel, comme notre présent imparfaitement bon, les groupes que l'État et les infrastructures sont censés servir se montrent heureux ; vivre une vie à peu près correcte rend très difficile d'entendre les voix qui disent : non, ce monde a des défauts, il doit changer, nous devons perturber cette vie à peu près correcte, que ce soit pour libérer les opprimés ou pour protéger la planète.

En cette année où nous sommes tous épuisés par l'apocalypse qu'est la vie réelle, je ne pourrais pas être plus fière de voir tant de personnes accueillir et célébrer *Terra Ignota*, prouvant ainsi notre volonté de continuer à lire des livres difficiles et inconfortables, des récits d'avenirs imparfaits et d'échecs, des livres dans lesquels la politique, la violence, le genre, la religion et d'autres désordres suscitant la crispation aujourd'hui seront toujours des désordres suscitant la crispation dans quatre siècles, des livres qui nous font affronter le fait que nous travaillerons toujours dur pour façonner

un avenir meilleur à ce moment-là, à l’instar d’aujourd’hui. Mon éditeur, Patrick Nielsen Hayden, m’a dit qu’il ne s’attendait pas à ce que *Terra Ignota* se vende beaucoup, et il a été ravi de constater que le succès de la série confirme que beaucoup d’entre nous aiment les livres, non pas parce qu’ils sont faciles, mais parce qu’ils sont difficiles. Le changement est difficile. Notre tâche est difficile. Le monde ne reste pas sain et sauf, nous devons le sauver à nouveau le mois prochain, l’année prochaine, dans cinquante ans, dans cent ans. S’y confronter est la chose la plus difficile et la plus courageuse que nous puissions accomplir. C’est pourquoi je suis ravie de voir que l’accueil réservé à mon œuvre prouve une fois de plus à quel point nous sommes prêts, nous autres lecteurs des réalités plus vastes d’Ursula K. Le Guin, à affronter la difficulté. Nous manions une technologie intellectuelle incroyable : des mondes plus qu’on ne peut compter, bons, mauvais, mitigés et imparfaits, qui ouvrent des possibilités au-delà du nôtre, et peuvent proclamer que nous devons faire mieux, pas la prochaine fois, cette fois-ci, pas la prochaine fois, cette fois-ci, *pas la prochaine fois, cette fois-ci*. Enflammés par l’amour que nous ressentons pour nos mondes imaginaires, et par l’amour encore plus grand qu’ils nous font ressentir pour celui-ci, je pense que nous le ferons.

*Propos traduits par Erwann Perchoc.*